



**nouveau théâtre
de montreuil**
centre dramatique national
direction Gilberte Tsai

CANDIDE

d'Yves Laplace, d'après Voltaire
mise en scène Hervé Loichemol



© M. Vanappelghem

12 NOVEMBRE – 8 DECEMBRE 2009

Nouveau théâtre de Montreuil / Centre dramatique national

Salle Jean-Pierre Vernant 10 place Jean-Jaurès 93100 Montreuil
M° Mairie de Montreuil ligne 9 (sortie bd Rouget de Lisle)

Réservation 01 48 70 48 90 / www.nouveau-theatre-montreuil.com

Tarifs : 19 € plein tarif / 9 € tarif réduit

Représentations : lundi, vendredi, samedi à 20h30, mardi et jeudi à 19h30

Relâche : mercredi et dimanche à l'exception du dimanche 29 novembre à 17h

Durée du spectacle : 2h sans entracte.

Contact presse Désirée Faraon 06 18 51 30 78 desiree.faraon@wanadoo.fr



CANDIDE

Scénographie et costumes **Pierre-André Weitz**

Réalisation costumes **Paola Mulone**

Lumière **Christophe Pitoiset**

Son **Manu Rutka**

Maquillages et coiffures **Katrin Zingg**

AVEC

Candide

William Nadylam

Pangloss, Docteur Ralph

Hubertus Biermann

Cunégonde, Paquette

Barbara Tobola

La Vieille, Vieillard de d'Eldorado, « Voltaire » et autres rôles

Anne Durand

Cacambo et autres rôles

Juan Antonio Crespillo

Jacques, Demad, Martin et autres rôles

Michel Kullmann

MUSICIENS **François Allaz, Daniel Perrin**

Le texte est publié aux Editions Théâtrales.

Production : Théâtre de Carouge-Atelier de Genève . Coproduction FOR-Compagnie Hervé Loichemol.
Spectacle réalisé avec le soutien de la République et Canton de Genève, de la Ville de Carouge et de la Banque Wegelin & Co. La tournée du spectacle est soutenue par Pro-Helvetia, fondation Suisse pour la culture.

TOURNEE 2010

12 décembre 09 Centre Culturel des Allobroges, Cluses

15 et 16 décembre 09 Théâtre ABC, Dijon

LUX IN TENEBRIS

Candide, héros amoureux, sans tache et sans reproche, se voit un jour brutalement expulsé d'un paradis d'opérette à grands coups de pied dans le derrière. Jeté, sans arrêt ni répit, dans un monde noir et dévasté, passant de malheurs en désastres et de catastrophes en calamités, Candide ne proteste pas, s'étonne à peine et accepte sans broncher les discours irréels de son maître Pangloss. Voltaire, on le sait, bataille avec Leibniz, Pope ou Wolff et vilipende les fanatiques de la Providence qui pensent que, Dieu étant parfait, tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes. Mais cette querelle philosophique, aujourd'hui datée et peu argumentée – on le lui a assez reproché – est, au fond, très secondaire.

L'optimisme qui occupe ici Voltaire, qui l'occupe tout entier, qui l'obsède même, n'est pas un corps d'idées à critiquer, une philosophie à combattre, une idéologie à détruire.

C'est une pathologie : « la rage de soutenir que tout est bien quand on est mal ». Et la rage, comme chacun sait, est contagieuse. Voltaire est à vif, excédé, exaspéré par les ensorceleurs du cortex et les susurreurs du dormez-braves-gens-ça-va-s'arranger. Il n'argumente pas, et alors ? L'aveuglement – cette disposition volontaire de l'esprit à ne pas voir ce qui s'offre au regard – ne se soumet pas facilement à la raison. Ou si lentement.

Et Voltaire est un homme pressé. Pour que cesse l'écoeurante berceuse des marchands de sommeil politique, il faut se battre. Voltaire enrage et se bat : il montre, exhibe, insiste, frappe, destitue, raille, bouscule, culbute, renverse, détruit. Et, pour faire bonne mesure, il danse sur les restes du carnage. C'est à ce prix qu'il trouve la cadence effrénée de cet incroyable inventaire du malheur. C'est par là qu'il nous fait rire et provoque la fureur des censeurs de tout acabit. Avec lui, l'optimisme change de nature : ce n'est plus l'approbation béate de toute réalité, mais l'exercice farouche, obstiné de la lucidité.

Hervé Loichemol

OPERER CANDIDE

La chair et l'os, le sang, le conte et les mots L'écriture de *Candide, théâtre* est aujourd'hui, dimanche 16 mars 2008, à mi-chemin. Adapter Candide, le Candide de Voltaire ? Face à l'hypothèse, un écrivain ne peut que mettre les pieds au mur. Œuvre unique en son genre, qu'elle a fondé, et qui ne s'applique à rien d'autre, pas même aux autres « contes philosophiques » de Voltaire, l'œuvre-Candide est d'autant plus inadaptable qu'elle a été depuis 1759, et singulièrement au XXème siècle, mille et une fois retouchée à la scène, au cinéma, en musique, en peinture, en bande dessinée, et même en littérature – à partir, écoutez bien le mot, de sa réputation; c'est-à-dire justement de sa première adaptation par l'idée commune, par l'opinion qu'on s'est très vite faite de ce texte trop fameux pour mériter d'être lu. Ainsi a-t-on, tout à loisir et tout à la fois édulcoré, détourné, pillé, trahi, raboté, expliqué, « actualisé » Candide. Ainsi l'a-t-on, le plus souvent, réduit à une suite de vignettes, de blasons, d'illustrations, de maximes, et pourquoi pas, c'est un comble, de moralités, d'où il ressort que le monde est cruel, la Providence incertaine ou malavisée, l'amour trompeur sinon aveugle, la paternité indécidable, l'optimisme hors de saison, et que si tout ne va certes pas pour le mieux dans le meilleur des mondes, tout peut cependant finir au mieux à condition de renoncer à l'utopie et de cultiver notre jardin. Moyennant quoi (puisque cela fait une moyenne), ce texte impie, noir, violent, hanté, révolté, compulsif, pornographique et barbare, dont Diderot interdisait la lecture à sa fille, peut cependant être étudié sans dommage majeur ni collatéral de la classe enfantine à la classe terminale.

Me voilà donc bien embarqué. Adapter *Candide* ? Diable ! Mais comment faire autrement ? Ce qui m'a décidé tient en quelques mots que m'a soufflés Hervé Loichemol. Peut-être nous faut-il, me dit-il, considérer que *Candide* est (à son insu ?) la meilleure pièce de Voltaire. Comme nous prenons, depuis vingt ans, lui et moi, Voltaire et son théâtre au sérieux – ainsi que l'ont montré ses mises en scène de *Zaïre*, de *Nanine*, de *La Mort de César*, du *Café* ou *l'Écossaise*, etc. ; ainsi que nous avons voulu le montrer ensemble dans *Feu Voltaire* et dans *Nos fantômes* ; et ainsi que les événements eux-mêmes nous l'ont montré lorsqu'il s'est agi de faire représenter *Le Fanatisme ou Mahomet le prophète* malgré la censure contemporaine (idéologique, islamiste, et communautariste) –, la formule a fait mouche.

Existerait-il donc, émanant du noyau insécable de l'œuvre-*Candide*, une sorte de *Candide, théâtre* qui ne serait pas l'adaptation du conte à la scène, mais plutôt l'imitation, par les moyens du théâtre, des pouvoirs romanesques et de l'ironie narrative de ce conte furieux ? Cela mérite, je le crois, qu'on aille y voir de près ; cela mérite qu'on tente d'opérer *Candide*, en respectant vraiment la structure du conte : trente chapitres, qui ne sont pas des séquences. Le pari est très simple, mais inédit.

Je suis donc à mi-chemin. Et que croyez-vous qu'il arriva ? qu'il arrive ? qu'il arrivera ? Ma foi, le théâtre est partout, dans *Candide*, il suffit pour qu'il adienne de n'en pas rajouter. Fait-on parler *Candide* sur une scène, parle-t-on avec lui, contre lui, autour de lui, avec les mots de Voltaire et d'autres mots qui montrent le conte et ses figures ainsi mutées en personnages – car tout, dans *Candide*, est aussi affaire de regard et de voyeurisme, du premier chapitre avec broussailles et paravent, aux derniers qui nous laissent deviner le corps saccagé de Cunégonde –, aussitôt surgissent avec lui le sang, la chair, l'os du théâtre. C'est-à-dire ?

C'est-à-dire le comique, le tragique, le politique, et l'épique, soudain incarnés. *Candide* catapulté sur les planches n'est plus l'ectoplasme du conte, quand bien même il rebondit de scène en scène ; rebondir étant le propre, on le sait, de qui prend des coups, dont le premier est toujours un coup de pied dans le derrière – mais l'origine, le motif et l'auteur de ce premier coup restent bien sûr obscurs pour chacun... *Candide* sur les planches (et avec lui ses compagnons de « voyage » et de maints naufrages) est un homme que voici – ecce homo – précipité en chair, en os et en mots hors du premier monde, édénique, ou primitif, ou naturel... *Candide* sur les planches traverse un théâtre qui est à la fois celui de la vie et celui de la guerre : d'une guerre constamment présentée par Voltaire sous l'angle du crime contre les civils, et singulièrement du massacre et du viol ; allez savoir pourquoi cela résonne, de la guerre européenne de Sept Ans jusqu'aux charniers de Srebrenica ?

Candide, sur les planches du plateau et de tous ses vaisseaux naufragés, nous remet en mémoire, d'une galère l'autre, non seulement les figures du roman picaresque et du Quichotte que Voltaire pratiquait, mais celles aussi du Märchen : Voltaire n'avait pas encore lu les Contes de Grimm, et pour cause, mais *Candide*, lui, n'en ignorait rien. Et comme Brecht, plus tard, héritera du Märchen et du Quichotte pour fonder son théâtre épique, faudrait-il s'étonner que *Candide* « opéré » par le théâtre nous rappelle aujourd'hui le brave soldat Schweyk de Bertolt Brecht et, mutatis mutandis, peut-être bien Mère Courage elle-même, et ses enfants – entraînant sur le plateau un précipité d'humanité cabossée ? Peut-être bien aussi, puisque le roman nous précédera ou nous suivra toujours au théâtre, *Candide* n'est-il pas sans traits communs avec le Bardamu d'un certain Voyage... Mais je ne suis qu'à mi-chemin et l'ancien ou le nouveau voyage au bout de la nuit dans lequel nous entraîne *Candide* n'a certes pas encore livré son secret.

Yves Laplace

CUCULUS CANORUS

Préface a l'édition de Candide, théâtre

L'avenir, je vois comme qu'y sera... Ça sera comme une partouze qui n'en finira plus... Et avec du cinéma entre... Y a qu'à voir comment que c'est déjà.... Céline, Voyage au bout de la nuit.

Lettres, entretiens, dialogues, contes et autres discours, c'est dans ces textes relevant de genres «mineurs» que les écrivains des Lumières ont parfois trouvé la théâtralité qu'ils cherchaient désespérément sur scène. Voltaire, considéré de son vivant comme le dramaturge le plus important d'Europe, n'échappe pas à la règle et fait preuve dans ses «coïonneries » d'une liberté qu'il a souvent eu du mal à prendre sur le plateau. Dans ces conditions, pourquoi ne pas imaginer que Candide serait sa meilleure pièce de théâtre ? C'est, en tout cas, l'hypothèse de travail proposée à Yves Laplace. Il ne s'agit pas ici de mettre en dialogue les «situations» proposées par le texte – la démarche a déjà été faite, parfois avec bonheur –, mais d'adopter la stratégie du Cuculus canorus, autrement dit coucou, qui place ses œufs dans le nid d'une autre espèce d'oiseau. Ce cleptoparasitisme revendiqué affiche le processus de filiation dans lequel nous sommes engagés, reconnaît la relation complexe entretenue avec une œuvre du passé, mieux, il définit cette relation. Comme le dit Laplace, il faut «opérer Candide», écrire à l'intérieur du conte, dans le conte, y chercher la présence de noyaux dotés d'intensité théâtrale, bref, découvrir en quoi Candide aurait pu être (est ?) une pièce de théâtre.

Avons-nous d'ailleurs une autre solution ? Faut-il contempler un modèle littéraire ou entrer dans l'atelier de l'auteur ? Ne faut-il pas travailler à l'intérieur des choses, comme Voltaire avec le désastre qui secouait le monde de son temps – Europe et Amérique confondues ? Sa dispute avec Leibniz, Pope et Wolf aurait-elle encore un sens pour nous si la guerre de Sept Ans, cette «boucherie héroïque», n'avait pas fait rage au moment où il écrivait ? En quoi nous importerait les fanatiques du «tout est bien» si Voltaire n'était pas secoué par le tremblement de terre de Lisbonne ? Nous-mêmes, qu'aurions-nous donc à faire des enragés du meilleur des mondes libéral si nous ne constatons pas tous les jours qu'il va de mal en pis ?

Longtemps considéré comme un texte obscène et pornographique, longtemps condamné ou interdit – encore en 1925 aux États-Unis –, et expurgé dans les publications scolaires jusqu'à une date récente, Candide, comme *Le Voyage au bout de la nuit* auquel il fait tant penser, est un texte du désastre. Et quoi qu'en disent les marchands de sommeil politique, nous n'en avons pas fini avec le désastre. Il vient.

Hervé Loichemol

A PROPOS DE VOLTAIRE

(1694-1778)

Comme celle de *Candide*, la vie de Voltaire fut marquée par les changements de fortune, les revers, les fuites, les exils et les soubresauts. Ces mouvements, brusques et erratiques, trouvent leur place dans ses contes philosophiques : sans plainte ni pathos, dégagés du drame, portés par une cadence comique et joyeuse, ils sont une arme face à la cruauté du monde. *Candide* est un conte, mais grinçant, délié, fou, une danse joyeuse sur un terrain dévasté, comme un appel à réagir.

Le premier exil de Voltaire date de 1715, – il a à peine 21 ans – pour des vers satiriques sur le Régent. Deux ans plus tard, il est embastillé pour la même raison et, en 1726, il doit se réfugier en Angleterre où il reste près de trois ans, découvre Shakespeare, le traduit et tente de l'adapter aux règles classiques françaises. Ces revers ne l'empêchent pas de devenir un dramaturge à succès et de bâtir une fortune.

La mort d'Émilie du Châtelet met fin, en 1749, à une liaison amoureuse et à une complicité intellectuelle de 16 ans. Voltaire accepte alors l'invitation de Frédéric II et passe plusieurs années à Potsdam, devient Chambellan du Roi de Prusse et mène une vie de cour. Mais l'idylle tourne mal et il quitte la Prusse, humilié par le Roi et ses gendarmes. Interdit de séjour à Paris, il erre en Alsace, se réfugie en Suisse et s'installe aux « Délices ». Deux événements bouleversent sa retraite genevoise : le tremblement de terre de Lisbonne qui fait quelques dizaines de milliers de morts en deux minutes et le début de la guerre de Sept Ans, cette boucherie héroïque qui lui inspire cette réflexion : « Presque toute l'histoire est une suite d'atrocités inutiles ». Quand il rédige *Candide*, il a 64 ans et commence une nouvelle vie : il achète la Seigneurie de Ferney et fait, pendant 20 ans, de ce trou misérable, le centre nerveux de l'Europe des Lumières. Lors de la parution de *Candide* en 1759, Voltaire fut surpris du succès retentissant du conte, une « espèce de petit roman », à peine une « plaisanterie », une vraie « coïonnerie », selon ses propres termes. Quoi d'autre en vérité, pour un dramaturge qui ne reconnaissait que les genres nobles, tragédie ou épopée ? L'intrigue de *Candide*, chacun la connaît. Un jeune homme traverse un monde en folie, d'Europe en Amérique, et échoue en Turquie. En proie à tous les dangers, subissant tous les châtements, objet de tous les sévices, il assiste à toutes les injustices, tous les massacres, toutes les horreurs. De l'esclavage aux guerres de religions, en passant par les plus tristes désastres et le déchaînement des pires violences, le spectacle d'un monde désaxé lui est infligé. Au milieu de ce tourbillon calamiteux, *Candide* conserve une inoxydable, irrémédiable, imperturbable confiance, un regard d'enfant, une façon désarmante de rester vivant. Commencé « côté Délices », *Candide* fut terminé « côté Ferney ». L'oeuvre doit certainement son fond de gaieté au bonheur des « Délices », réparation du fiasco prussien. Mais elle annonce secrètement l'élan, l'engagement et la virulence qui ne vont pas tarder à s'épanouir à Ferney. Entre jardin et château, le passage de frontière réoriente l'existence de Voltaire.

EXTRAIT DU TEXTE

d'Yves Laplace

Premier mouvement : Hors du premier monde (chutes)

Au château

CANDIDE – Me voici, Candide. J'étais sans nom, au jour de ma naissance. J'étais sans père, sinon quelque gentilhomme : un anonyme – de passage au château ; un instrument, qui n'avait même pas soixante et onze quartiers de noblesse. J'étais sans mère, sinon quelque soeur égarée du Baron. D'anciens domestiques disputent sur mon existence. Je suis venu de Rien, dans votre grand Tout de Thunder-ten-tronckh. Je n'ai pas de papiers, ni aucun domicile où déposer leur absence. Ma physionomie suffit. Elle seule m'annonce. J'ai les moeurs les plus douces, un jugement assez droit, l'esprit le plus simple. On m'a nommé d'après mon bagage et je suis donc né pour faire mon paquetage.

PANGLOSS – Il fallait d'abord écouter ton maître.

CANDIDE – Je vous écoute comme l'oracle, maître Pangloss.

PANGLOSS – Et que vois-tu ici ?

CANDIDE – Je vois, par vos yeux, le plus beau des châteaux, doté d'une porte, de plusieurs fenêtres, de nombreux valets, de madame la Baronne qui pèse trois cent cinquante livres, et de monsieur le Baron qui gouverne cette porte, ces fenêtres, ces trois cent cinquante livres.

PANGLOSS – Il est démontré que les choses ne peuvent être autrement : car, tout étant fait pour une fin, tout est nécessairement pour la meilleure fin. La meilleure fin du porc est que nous mangions du cochon toute la sainte journée. La meilleure fin de trois cent cinquante livres est de combler le Baron, aussi la Baronne pèse-t-elle son juste poids. Les nez ont été faits pour porter des lunettes, aussi avons-nous des lunettes. L'élève est fait pour écouter son maître, aussi voit-il par ses oreilles.

CANDIDE – Et par mes yeux, je ne vois que mademoiselle Cunégonde, la fille du Baron et de ses trois cent cinquante livres ; car ma physionomie trouve la sienne fraîche, grasse, appétissante.

PANGLOSS – Mais il ne faut pas voir par tes yeux. Il voit passer la ravissante Paquette. L'effet de notre conversation me rappelle vers sa véritable cause, qui n'est pas Cunégonde, mais un autre champ d'étude. Paquette, me voici !
Exit Pangloss.

CANDIDE – Je suis bien heureux d'être tombé... d'avoir été déposé, ou plutôt trouvé ici. Ou plutôt de m'y trouver, sans nom de naissance ni papiers, par la cause d'un instrument sans quartiers, et par l'effet de la langue des domestiques, qui m'a fait le cousin de Mlle Cunégonde et le neveu du Baron. Car après le bonheur d'être né Baron, le second degré de bonheur est d'être Cunégonde. Or je jouis sans entrave des troisième et quatrième degrés de bonheur, qui sont de voir Cunégonde tous les jours et d'être éclairé sur le Baron, sur le château et sur ma condition par mon maître Pangloss, qui est le plus grand philosophe de ce château et par conséquent le seul philosophe sur toute la terre.

L'ÉQUIPE ARTISTIQUE

YVES LAPLACE écrivain

Romancier, dramaturge et essayiste de langue française et de nationalité suisse, Yves Laplace vit à Genève, où il est né en 1958. Il a publié quinze ouvrages aux éditions du Seuil et chez Stock, parmi lesquels *Un homme exemplaire*, *Mes chers enfants*, *La Réfutation*, *Considérations salutaires sur le désastre de Srebrenica*, *L'Inséminateur*, *Un mur cache la guerre*. Ses récents romans *L'Original* et *Butin* sont parus en 2004 et en 2006 chez Stock, tandis que les éditions Metropolis publiaient en 2005 les chroniques d'*Outrages* – dont une version théâtrale fut présentée au Théâtre de Carouge-Atelier de Genève.

Depuis 1984 (*Sarcasme* au Petit-Odéon), ses pièces *Nationalité française* (réalisation : 1989), *Staël...* (1989 et 1992), *Maison commune* (1991-1992), *Feu Voltaire* (1993), *Nos fantômes* (1994), *Kennel Club* (2001) ont été mises en scène par Hervé Loichemol à Paris (Théâtre National de la Colline, Théâtre des Athévains, TILF), Genève (Le Poche, Comédie de Genève) et Ferney-Voltaire (Châtelard). Yves Laplace a également travaillé avec André Steiger, François Rochaix (qui a créé *Trois Soldats*) et Martine Paschoud. On lui connaît, par ailleurs, diverses activités de photographe, de critique et d'arbitre de football. Il s'est associé, depuis 1981, aux travaux de la revue *Furor* et il a publié des chroniques dans de nombreux journaux et périodiques, en France et en Suisse : *Libération*, *L'Hebdo*, *Le Temps*, etc.

Membre fondateur de l'association d'auteurs *Écritures vagabondes* présidée par Monique Blin, puis par Mohamed Kacimi et Jean-Paul Wenzel, il a pris part en 2000 au voyage libanais qui lui a inspiré *Kennel Club* – ainsi que *Les dépossédés*, photographies et textes mêlés, avec Valérie Frey –, et qui a suscité, parmi d'autres pièces, celles de Carole Fréchette (*Le Collier d'Hélène*), Mohamed Kacimi (*Beyrouth-Illuminations*), Koffi Kwahulé (*El Mona*), Jean-Yves Picq (*Théâtre B.*). Depuis 1977, il est lié au milieu théâtral à divers titres – critique de théâtre (pour *Voix Ouvrière*, *Construire*, *24 Heures*), auteur, conseiller dramaturgique, et récemment coresponsable d'*Orangerie* (F)estival 2006 - théâtre et littérature. À cette occasion, il a programmé et coproduit, en liaison avec l'Association pour une Maison de la littérature à Genève, des spectacles inédits de Claude Thébert et Anne-Marie Delbart (*Quand je mange de la crème fouettée*, d'après Robert Walser), Hervé Loichemol (*Lever les yeux au ciel*, de Michel Beretti et Adriano Sofri), Martine Paschoud (*Bonheur flottant*, d'après Matthias Zschokke), André Steiger (*Julie et quelques autres*, d'après Georges Bataille) et Maya Bösch (*wet !*, d'après Elfriede Jelinek).

HERVE LOICHEMOL metteur en scène

Enfance à Mostaganem (Algérie). Études au Conservatoire de Besançon et à l'École du Théâtre National de Strasbourg. Metteur en scène (Tchékhov, Pirandello, Calderon, Büchner, Musset, Brecht, Kleist, Goldoni, Corneille, Sade, etc.), Hervé Loichemol a coopéré avec plusieurs auteurs français contemporains (Jean Jourdheuil, Bernard Chartreux, Denis Guénoun). Au Festival d'Avignon, il a présenté trois pièces de Heiner Müller (*Vie de Gündling*, *Héraclès 5* et *Hamlet-machine*, Célestins, 1983), ainsi que *L'École des femmes* de Molière (Faculté des Sciences, 1984), *Lettre au directeur du théâtre* de Denis Guénoun (création, la Chartreuse de Villeneuve lez Avignon, 1997) et *Lever les yeux au ciel* de Michel Beretti et Adriano Sofri (Chartreuse, 2006). Il collabore régulièrement avec Yves Laplace, dont il a créé la plupart des pièces à Paris, Genève et Ferney-Voltaire. Il a enseigné à l'École de la Comédie de Saint-Étienne, au Théâtre National de Strasbourg, à l'École Supérieure d'Art Dramatique du Conservatoire de Genève, et il a dirigé la Section Professionnelle d'Art Dramatique du Conservatoire de Lausanne.

Entre 1994 et 2000, il a travaillé à plusieurs reprises en Bosnie (*Hamlet-machine* et *Quartett* de Heiner Müller, et *Dans la solitude des champs de coton* de Bernard- Marie Koltès).

Avec sa compagnie, il a ouvert (dès 1991) et dirigé un théâtre au Châtelard de Ferney-Voltaire, puis créé « L'Auberge de l'Europe » au Château de Voltaire, Centre culturel de rencontre. Il a monté sept comédies et tragédies de Voltaire : *Le comte de Boursoufle*, *Zaïre*, *Le Café ou l'Écossaise*, *Nanine ou le Préjugé vaincu*, *La Mort de César*, *Brutus*, *Le Fanatisme ou Mahomet le prophète*. Il a également mis en lecture ou en jeu d'autres textes de Voltaire et des écrivains du XVIIIème siècle (récemment : *Supplément au Voyage de Bougainville*, de Diderot).

Parmi ses dernières mises en scène : *Épître aux jeunes acteurs...* d'Olivier Py, à la Comédie de Genève et au Châtelard de Ferney-Voltaire ; *Nous sommes à l'orée d'un univers fabuleux* de Michel Beretti d'après Jean Sénac, au Festival des Francophonies en Limousin et au Théâtre Saint Gervais-Genève (avec La Bâtie-Festival de Genève) ; *Cinna ou la Clémence d'Auguste* de Corneille et *Nathan le Sage* de Lessing au Théâtre de Carouge-Atelier de Genève ; *Ruth éveillée* de Denis Guénoun au Théâtre de Privas, Compagnie Macocco-Lardenois, et au Théâtre de Carouge.

PIERRE-ANDRE WEITZ scénographe et créateur costumes

Pierre-André Weitz étudie la trompette et le saxophone avant de faire des études d'architecture et d'entrer au Conservatoire de Strasbourg dans la section Art lyrique. Sur les planches du Théâtre du Peuple de Bussang dès l'âge de dix ans, il réalise à dix-huit ans les décors et costumes de son premier spectacle, *George Dandin* de Molière, puis enchaîne avec *La Mouette* de Tchekhov. Il travaille alors avec des metteurs en scène comme Pierre-Étienne Heymann, François Rancillac, François Berreur, Jean-Michel Rabeux, Michel Raskine, Sylvia Reutona. À sa sortie du Conservatoire, diplômé d'architecture, il collabore avec Olivier Py, signant les décors et costumes de ses spectacles depuis une quinzaine d'années. Citons *Les Aventures de Paco*, *La Jeune Fille, le diable et le moulin*, *La Servante*, *Le Visage d'Orphée*, *L'Apocalypse joyeuse*, *L'Eau de la vie*, *Requiem pour Srebrenica*, *Au monde comme n'y étant pas*, *Le Soulier de satin* de Claudel, *Nous les héros* de Jean-Luc Lagarce et *Les Drôles* d'Élisabeth Mazev, ainsi que *L'Orestie* d'Eschyle au printemps 2008 au Théâtre de l'Odéon.

Pierre-André Weitz conçoit également les décors et costumes de divers opéras d'Olivier Py, notamment à l'affiche, ces dernières années, du Grand Théâtre de Genève : *Tristan et Isolde* de Wagner, *Der Freischütz* de Carl Maria von Weber, *Les Contes d'Hoffmann* de Jacques Offenbach et *La Damnation de Faust* d'Hector Berlioz – la reprise des trois derniers spectacles en octobre et novembre 2008 à Genève constituant une « Trilogie du Diable ».

WILLIAM NADYLAM comédien (Candide)

Après avoir suivi les cours de la Rue Blanche (ENSATT), William Nadylam entame un parcours de comédien et de metteur en scène dans les années 90 : *Quartett* de Heiner Müller, *Edmond* de David Mamet..., alternant théâtre, cinéma et télévision. Il joue beaucoup à Paris et au Festival d'Avignon – entre autres avec Catherine Anne *Pièce africaine*, au Théâtre de l'Est Parisien, Luc Bondy : *Viol* de Botho Strauss, à l'Odéon, Olivier Py : *La panoplie du squelette*, Declan Donnellan : *Le Cid* de Corneille, Jacques Nichet : *La Tragédie du Roi Christophe* d'Aimé Césaire, Elisabeth Chailloux : *L'Île des esclaves* de Marivaux et Peter Brook (pour lequel il fut un mémorable Hamlet en 2002).

Stuff Happens de David Hare, co-mise en scène avec Bruno Freyssinet en 2009 au Théâtre des Amandiers-Nanterre.

Au cinéma, on le voit notamment dans des films de Pierre Javaux (*Les Enfants du pays*, 2005) et de Claire Denis : *White Material*, 2007.

Il obtient le Prix Révélation et Découverte au Festival de la fiction de Saint-Tropez en 2004. William Nadylam s'implique également dans les domaines de la danse (depuis 2005, il collabore avec Daniela Kurz au Ballet de l'Opéra de Nuremberg) et du chant (un premier album est en cours).

HUBERTUS BIERMANN comédien (Pangloss, Docteur Ralph)

Né en Allemagne, dans la région de la Ruhr, famille d'ouvriers sans histoires. Évite l'usine. Jusqu'au bac, joue dans des groupes de rock et l'harmonie municipale que dirige son père. Découvre la contrebasse à 18 ans. Puis études de philosophie. Première rencontre avec les musiques improvisées, avant de faire des études de musiques (contrebasse, composition). Contrebassiste dans diverses formations de jazz, de musique contemporaine ou improvisée, compositions pour le film, la radio. Longtemps pas intéressé par le théâtre. Pourtant, à Francfort, il se compose pour lui et sa contrebasse un solo de gestes sans un son musical. Découvre le théâtre en France au début des années 80 comme compositeur et musicien. Avant d'aborder, en tant qu'acteur, des pièces du répertoire, il a travaillé à la marge du théâtre, là où il rencontre d'autres arts – la poésie, la littérature, la danse, surtout avec Xavier Marchand avec lequel il travaillé sur les univers de Gertrude Stein, Kurt Schwitters, Sergueï Paradjanov ou Dylan Thomas. Au théâtre, il a travaillé entre autres sous la direction de Bernard Bloch, Jean-Paul Wenzel, Jean-Marie Patte, Christophe Huysman, André Engel, Noël Casale, Daniel Jeanneteau, Alain Olivier, Stéphane Olry, Patrick Sommier ...), en danse avec Fabienne Compét, Olivia Grandville, Alain Michard, Loïc Touzé, la radio avec René Farabet (à L'ACR), Michel Sidoroff, Kate Mortley.

BARBARA TOBOLA comédienne (Cunégonde, Paquette)

Après avoir suivi une formation théâtrale (1999-2002) à l'ESAD-Conservatoire de Genève, sous la direction de Claude Stratz et Anne-Marie Delbart, Barbara Tobola a tenu plusieurs rôles importants au théâtre – Nora dans *Maison de poupée* d'Ibsen ou Jeanne dans *Sainte Jeanne* de George Bernard Shaw, mises en scène d'Anne Bisang à la Comédie de Genève et à la télévision – *Petits déballages entre amis*, réalisation Jérôme Porte. On l'a vue également dans des téléfilms produits par France 2 et par la TSR (Télévision suisse romande).

Marionnettiste, Barbara Tobola a participé au 12e Festival international de la Marionnette (2007) dans *La Cour des petits* d'Olivier Chiacchiarri, mise en scène de Guy Jutard (spectacle également représenté au Théâtre des Marionnettes de Genève). Elle a travaillé avec Dominique Catton, Martine Charlet, François Marin, Lorenzo Malaguerra, Denis Maillefer – et récemment joué dans *Les Estivants de Gorki*, mis en scène par Robert Bouvier au Théâtre du Passage (Neuchâtel), à la Comédie de Genève et au Théâtre Vidy-Lausanne.

ANNE DURAND comédienne

(la Vieille, Vieillard de l'Eldorado, « Voltaire » et autres rôles)

Élève à l'École du Théâtre National de Strasbourg (1980-83) sous la direction de Jean-Pierre Vincent et Claude Petit-Pierre, Anne Durand devient comédienne en 1983 et participe à de nombreux projets, dont plusieurs mises en scène d'Hervé Loichemol. Elle joue ainsi le rôle de Zaire en 1992-1994 et prend une grande part à la création des pièces d'Yves Laplace *Nationalité française*, *Staël Communauté européenne* – où elle incarne Germaine de Staël –, *Feu Voltaire*, *Nos fantômes*. Elle interprète en solo *Avant-garde* d'après Marieluise Fleisser, *Mademoiselle Else* d'après Schnitzler, *Français, encore un effort si vous voulez être républicains* d'après Sade, et *Épître aux jeunes acteurs pour que soit rendue la parole à la parole* d'Olivier Py. Elle a travaillé avec Jean-Pierre Vincent, René Loyon, Martine Paschoud, Daniel Wolf, Séverine Bujard, François Marin, Jean Jourdheuil et Jean-François Peyret, Christophe Pertou, Michel Kullmann, sur des registres très différents, dans des pièces de Molière, Marivaux, Schiller, Olivier Py, Courteline, Lessing, Karl Valentin, Heiner Müller, Gilles Aillaud, Matthias Zschokke...

JUAN ANTONIO CRESPILO comédien

(Cacambo et autres rôles)

Juan Antonio Crespillo intègre la troupe de théâtre de L'Oiselier de Porrentruy en 1986 avant de suivre une formation au Conservatoire de Lausanne. Depuis 1991, il s'est associé à de nombreux projets avec les metteurs en scène Omar Porras, Martine Paschoud, Bruce Meyers, Dominique Pitoiset, Daniel Wolf, Domenico Carli, Séverine Bujard, Marc Liebens, Philippe Mentha, François Marin, Claude Stratz – dans des pièces de Molière, Tchekhov, Cervantès, Koltès, Euripide, Garcia Lorca...

Avec Hervé Loichemol, il a joué des textes de Voltaire, Corneille, Chamfort, Heiner Müller, Michel Beretti, Denis Guénoun, et Yves Laplace (pour lequel il fut déjà Voltaire et d'autres dans *Feu Voltaire*, et plus d'un fantôme dans *Nos fantômes*). Au cinéma, on retrouve Juan Antonio Crespillo dans quelques longs métrages, dont *Mémoires bridées* de Pilar Anghita-McKay et *Love Express* d'Elena Hazanov. On l'a vu enfin dans des téléfilms et séries produits par France 2 et par la TSR (Télévision suisse romande).

MICHEL KULLMANN comédien

(Jacques, Demad, Martin et autres rôles)

Comédien et metteur en scène professionnel depuis 1971, Michel Kullmann a fait partie durant cinq ans du Théâtre Populaire Romand (TPR), avant de poursuivre son activité à Genève d'abord, puis à Paris et en Norvège. Alternant les rôles et les mises en scène, il s'est engagé à ce jour dans plus d'une centaine de spectacles. Il a souvent travaillé avec Hervé Loichemol, ainsi qu'avec d'autres metteurs en scène : Benno Besson, François Rochaix, Manfred Karge et Matthias Langhoff, Jean-Pierre Vincent, Jean Jourdheuil, Claude Stratz, Anne Bisang, Daniel Wolf, Jean Liermier, Goeffrey Dyson, Bernard Bloch. Il a par ailleurs lui-même mis en scène en Suisse, en France ou en Norvège des auteurs tels que Rosewicz, Peter Hacks, Euripide, Serge Arnauld, Heathcott Williams, Heiner Müller, Courteline, Ibsen, Brecht, Matthias Zschokke (*L'Ami riche* et *L'Invitation*), etc. Il a récemment monté *Le Misanthrope* de Molière – avec un épilogue de Courteline – au Théâtre de Carouge-Atelier de Genève (2007).

FRANCOIS ALLAZ musicien

Guitariste de formation à la Swiss Jazz School de Berne, François Allaz devient accompagnateur, compositeur et (ou) arrangeur pour de nombreux chanteurs et comédiens : Pascal Auberson, Yvette Théraulaz, François Silvant, Dominique Scheder, Gisèle Ratzé... En jazz, il collabore avec Carla Bley, Steve Swallow, Didier Lockwood, Pierre Favre, François Lindemann, Sébastien Santa Maria (Le Doux Parfum) et il enregistre un disque : *Roses Drink Bourbon*, Songs Productions. Il participe à des travaux d'instrumentiste et de compositeur pour le théâtre et la danse : avec le Théâtre Kléber-Méleau, la chorégraphe Diane Decker, la Compagnie de La Marotte (*Baxt*, *L'Opéra des gueux* d'après John Gay, *Arlequin chez les ogres*), la Compagnie de L'Organon (*Comment va le monde*, *Mr Will ?* d'après Shakespeare), la Compagnie du Théâtre Musical (*Les Dimanches de la vie*, au Théâtre Vidy-Lausanne), la Compagnie La Saburre (*Soie*, d'après Alessandro Baricco). Il est cofondateur, ex-professeur et ex-directeur-adjoint de l'EJMA de Lausanne.

DANIEL PERRIN musicien

C'est en 1973, lors de sa rencontre avec Thierry Lang, que naît la décision de Daniel Perrin de devenir musicien. Il étudie le piano classique à l'Institut Czerny de Lausanne, le jazz à la Swiss Jazz School de Berne et la composition musicale avec Awer Blue à New York. À partir de 1983, il devient enseignant au Conservatoire de Montreux, dans des organismes privés, puis à l'EJMA de Lausanne (depuis 2004). Membre fondateur (en 1986) de Piano Seven (avec notamment François Lindemann et Thierry Lang), il est aujourd'hui directeur de l'Orchestre jaune. Il est l'auteur de nombreux arrangements pour des artistes comme Yvette Théraulaz, Dominique Scheder, Danièle Fleury ou François Silvant, et de créations musicales pour la danse, la musique de chambre, le cinéma et le théâtre. C'est ainsi qu'il a cheminé avec les metteurs en scène André Steiger, Hervé Loichemol, Martine Paschoud ; au Théâtre Vidy-Lausanne, au Théâtre de Poche (Genève), au Théâtre Am Stram Gram, à la Comédie de Genève, au Théâtre Musical de Lausanne (pour *Perdants* magnifiques) ; et avec plusieurs compagnies telles que L'œillade (pour *Tribus modernes*), la Compagnie Jean-Louis Hourdin, la Compagnie Rossier-Pasquier, etc. Il a aussi composé un hymne voltairien pour la Ville de Ferney-Voltaire.

FOR COMPAGNIE

Hervé Loichemol Fondée en 1986, cette compagnie est à l'origine de nombreuses créations, commandes et éditions de textes, lectures, colloques, stages et interventions diverses. Basée à Ferney-Voltaire, elle a déjà présenté au public plusieurs textes de Voltaire, ainsi que le diptyque consacré à sa vie par Yves Laplace : *Feu Voltaire*. C'est donc très naturellement qu'Yves Laplace et Hervé Loichemol ont souhaité explorer la théâtralité du plus grand texte de Voltaire, qui fut de son vivant le dramaturge le plus influent de l'Europe des Lumières.

For – intérieur ou extérieur – dérive de forum et hérite de ses significations entrecroisées : marché, place publique et tribunal. Théâtre désigne donc un lieu provisoire où se jouent les relations vivantes du commerce et de la justice entre humains. Pas une administration, à peine une circonscription, mais un territoire à géométrie variable. Son mouvement même.

À la manière de Beckett : « Non, chez moi tout était lent, puis soudain vlan, l'éclair, l'élan, hors le for, encore une de ces choses que je rabâchais sans arrêt tout en allant mon chemin, hors le for, hors le for ».